Un âne dans la ville : (conte)

Autor(en): **Santschi-Roth, Suzanne**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **82 (1979)**

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-555418

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Un âne dans la ville

(Conte)

par Suzanne Santschi-Roth

L'âne, dont il est question dans cette histoire, habitait en ville un hangar sombre au fond d'une cour à laquelle on accédait de la rue par une belle porte cochère. Son maître, un marchand, l'avait abandonné là, le jour de sa mort.

On lui aurait difficilement donné un âge. Pour les habitants du quartier, l'âne faisait partie des vieux murs qui l'abritaient; vétustes et inaltérables témoins du passé qu'il complétait d'une façon amusante.

L'été, il s'en allait dans ses hardes crottées brouter l'herbe des talus aux abords de la ville. De temps à autre, un commis artisan se servait de lui pour d'occasionnels transports. L'hiver, il survivait au froid et à la faim grâce à de fortuites aubaines; il était connu pour sa manie d'extraire le pain sec des poubelles et pour ses visites aux entrepôts des maraîchers de la place. Il survivait péniblement, mais il survivait et le printemps venu, on le retrouvait à nouveau l'œil plus alerte et le ventre mieux nourri.

La légende voulait qu'il ne vive pas seul. Il faisait parfois entendre un braiement bizarre qui ne manquait pas d'exciter l'imagination de ses voisins: son maître ne serait pas mort de mort naturelle, il n'aurait pas sa tombe au cimetière et personne, jusqu'à ce jour, n'aurait hérité de sa fortune... Mais de là à aller affirmer que l'âne détendît un trésor comme certains aimaient à

le faire accroire... Il était de fait bien plus extraordinaire qu'il eût des yeux humains, notre âne, ce en quoi il touchait quiconque le rencontrait.

* * *

Un jour, l'âne tomba malade.

Ce fut l'occasion aux âmes charitables de se manifester, les unes lui apportant à manger, les autres allant d'une bonne poignée de paille lui rendre la couche plus convenable. Cependant, les mauvaises langues y trouvèrent encore matière à critiquer. Ce n'était que le fameux trésor qui faisait ainsi courir les gens si d'aventure l'âne venait à trépasser.

Par bonheur, l'âne se remit.

Un jour, percevant son braiement strident, les habitants du quartier en furent informés. L'âne, ni plus ni moins crotté, allait et venait dans les ruelles autour des maisons.

Malheureusement, l'histoire du trésor, à cause de la maladie de l'animal, s'ébruita dans la ville et parvint aux oreilles de trois malandrins.

Ceux-ci n'attendent pas et se rendent chez l'âne un saint dimanche, l'après-midi, à l'heure où ses braves voisins digèrent leur repas dominical. Les cris de l'âne ne troublent en rien leur repos, l'habitude a fait d'eux des sourds. Et ce n'est que lorsque les voleurs festoient à leur barbe que les soupçons s'éveillent. La liaison entre l'orgie et la démarche claudicante de l'âne — qui montrait en outre une bosse au-dessus de l'œil droit — est rapidement établie. L'âne avait été réellement volé !

Et les malandrins de se gausser et de rire au nez de ceux qui les interrogeaient: « Faites-en donc autant ! » Ils durent néanmoins avouer n'avoir pu dérober que quelques piécettes éparses sans parvenir à toucher au trésor proprement dit. Parce que ce trésor existait et ne pouvait plus faire de doute dès à présent.

Il n'en fallut pas plus, évidemment, pour émouvoir l'opinion publique sur le sort miséreux d'un âne ignoré jusqu'à ce jour et pourtant tapi sur l'or sans qu'aucune humanité intervienne. Un âne riche n'a pas le droit de vivre comme un âne pauvre, à plus forte raison si cet âne vous regarde avec des yeux humains...

Les hauts dignitiaires, notables et administrateurs de la ville se réunirent pour délibérer du problème. Voilà un âne, ayant assez pour vivre, sinon pour bien vivre et se priver du nécessaire et cela dans leur cité même qui se voulait d'avant-garde, etc... « Trouvons-lui, pour commencer, se dirent-ils, une écurie habitable, chauffée l'hiver, un râtelier suffisamment garni de nourriture saine et adaptée, un maître qui soit aussi apte à être son serviteur, en bref, un état qui lui permette de recouvrer son entière dignité d'âne. Et tirons-le de son hangar ! »

* * *

Ils furent au nombre de sept à venir dans l'intention d'emmener l'âne : le maire flanqué de ses deux adjoints, le service d'ordre en la personne de deux gendarmes en civil, un docteur affecté au Service de l'hygiène publique et un représentant de l'Office psycho-socio-médical de la ville.

Le maire, homme magnanime et de haute humanité, franchit le premier la porte cochère et s'adressa à l'âne en ces termes :

— Âne, dit-il, vénérable âne, nous avons une dette à régler envers vous. Nous vous avons laissé vivre comme un âne alors que notre devoir était de vous élever au rang de citoyen. Il est grand temps de réparer. Il y va de votre sécurité et de la nôtre, vous le savez, et c'est là notre souci capital. Nous sommes venus...

— Qui est venu ? brailla l'âne, et son cri transperça les vieux murs du quartier, des voleurs ! des voleurs !

Le premier adjoint, blessé dans son amour-propre par l'insulte faite à son maire, avança de quelques pas.

— Nous ne sommes pas des voleurs. Nous sommes l'autorité. Ce n'est pas parce que vous êtes un âne que vous avez le droit de nous traiter de voleurs. On vous a volé, certes, et c'est en partie pour vous rendre justice que nous sommes ici. Justice, hélas ! compromise tant que vous ne disposez pas vous-même d'un statut.

— Voleur quand même ! cria l'âne de plus belle.

Le deuxième adjoint estima son tour venu :

— Voyons ! Avons-nous l'air de malfaiteurs ? Non ! Par conséquent nous n'avons que de bonnes intentions à votre égard. C'est un statut qu'il vous faut. Et c'est ce statut que nous venons vous offrir. Sans statut, le dialogue n'est pas possible et nous ne pouvons pas vous assurer notre protection.

— Je m'en suis passé jusqu'à ce jour, allez-vous-en !

Maintenant le service de l'ordre jugea son intervention utile :

— Nous accomplissons notre devoir, dit le premier. Et nul élément, ni extérieur ni intérieur ne peut nous détourner de l'exercice de nos fonctions. Nous sommes appelés à faire régner l'ordre.

— L'ordre ! répéta l'âne les yeux révulsés de terreur. L'ordre, quel ordre ? Je suis chez moi ici. Je ne laisse entrer personne !

— Nous avons des ordres, précisa le second. L'ordre de rappeler à l'ordre ceux qui ne respectent pas l'ordre. Nous sommes des hommes comme vous !

— Je ne suis pas un homme ! dit l'âne, poussant un braiement inhumain.

— Ne faites pas attention à lui, dit le docteur affecté au Service de l'hygiène publique. Il n'est pas étonnant qu'un être enfoncé dans la crotte jusqu'au cou finisse par voir en tous ses

semblables, à commencer par lui-même, un animal. (Et à l'âne:) Nous sommes venus vous tirer d'ici. Inutile de nous résister. Nous ne pouvons plus tolérer un état de fait tel que le vôtre où toutes les normes admises sont largement dépassées. Ces normes nous obligent à agir. Vous avez le droit de vivre comme tout le monde !

— Des voleurs ! des voleurs ! reprit l'âne impétueusement, levant ses sabots vers les hommes qui se rapprochaient poussés par la meute des curieux toujours grandissante sous la porte cochère. N'approchez pas !

Heureusement, on avait délégué un représentant de l'Office psycho-socio-médical de la ville.

Il fendit le groupe d'une allure de général et vint se poster tout près de l'âne, à deux doigts de la trajectoire de ses sabots.

— Oseras-tu me battre, vieille bête ? dit-il d'une voix de stentor. Je ne t'ai rien fait et jusqu'à nouvel avis je n'ai aucune intention de changer d'attitude. Je ne te ferai rien. Je veux te parler seulement. Je sais, moi, que tu as besoin d'un ami. Je serai ton ami, si tu veux. Et nous bavarderons, tu me diras ce qui te préoccupe et je chercherai une solution à ton problème. Je sais, moi, que les ânes ont une âme. Et mon devoir est de la leur faire connaître. Parce qu'il arrive souvent que les ânes ignorent tout de leur âme et c'est ça le commencement de leur malheur. Je veux essayer de guérir ton malheur. Je vois à tes yeux que tu n'es pas sot. Tu es un âne intelligent. Mais vois-tu, pour bien parler, pour se dire ce qui est à dire dans ton cas, nous serions mieux ailleurs. Tu peux choisir l'endroit, tu n'as qu'à décider. Parce que moi, je te respecte. Je respecte tes idées, ta pensée de la vie et des hommes. Tu peux même me traiter de voleur que je ne me sentirais pas offensé. Je ne te veux pas du bien, moi, comme disent les autres. Je veux t'écouter, c'est tout !

« Ça y est ! se dirent les spectateurs, il va réussir... »

Et en effet, il aurait peut-être réussi à emmener l'âne sans violence si la venue impromptue du fisc n'avait pas tout gâché.

— Avez-vous trouvé l'or ? cria celui-ci croyant que la bête avait déjà été évacuée.

Par malchance, l'âne entendit. Il envoya ses sabots dans l'abdomen du représentant de l'Office psycho-socio-médical, qui échoua les quatre fers en l'air juste aux pieds du nouvel arrivé.

« C'est vrai ! se souvinrent du coup les autres ; bonnes gens qu'honoraient leurs intentions premières ; il y a le trésor ! » Et emboîtant le pas au fisc, ils se ruèrent vers le hangar.

La pauvre bête, prise d'épouvante, ne ménagea pas ses coups, ruant et se jetant d'un côté et de l'autre, mordant et se débattant désespérément. Ce que tous appréhendaient arriva. Le hangar, déjà branlant sur ses assises, s'effondra sur l'âne lui arrachant le dernier, le plus terrible des cris qu'on n'ait jamais entendu poussé par un âne.

Puis, soudain, comme sorti de terre, un boucher s'avance, son arme braquée en direction des décombres. Une voix ordonne de tirer.

Le coup part, déchirant un silence de mort, tandis qu'une autre voix, bien distincte, s'élève du milieu de la foule :

— Il était à craindre qu'il n'y ait pas d'autres solutions !

Curieusement, on ne sut jamais qui avait fait intervenir le boucher, qui avait donné à ce dernier l'ordre de tirer et qui avait énoncé à la fin cette phrase fatidique tombant comme un verdict pour expliquer le seul moyen possible de mettre un terme à la vie d'un âne.

S. Santschi-Roth